

Sur l'auteure

Qiu Miaojin (1969-1995) est une écrivaine taïwanaise. Diplômée de psychologie, elle exerce comme conseillère pédagogique puis comme journaliste avant de s'installer à Paris en 1994, où elle suit l'enseignement d'Hélène Cixous dans son Centre d'études féminines de Paris VIII. Sa première nouvelle publiée, « Le Prisonnier », reçoit le prix du *Daily News*. *Les Carnets du crocodile*, paru en 1994 et ayant obtenu le prix littéraire du *China Times*, et *Dernières lettres de Montmartre*, parution posthume, sont rapidement devenus cultes en Asie, faisant de Qiu Miaojin une icône de la contre-culture LGBTI+. Elle se donne la mort à Paris, à l'âge de 26 ans.

LES CARNETS
DU CROCODILE

De la même auteure

Dernières lettres de Montmartre, Notabilia, 2018

Qiu Miaojin

LES CARNETS
DU CROCODILE

Roman

Traduit du chinois (Taïwan)
par Emmanuelle Péchenart

NOTAB/LIA

Pour être fidèle au texte chinois, il aurait fallu, en français, disposer d'un terme du genre neutre pour nommer notre crocodile. Mais ce genre en français n'existe pas – n'existait pas encore, du moins, à l'époque où ce livre a été écrit. Crocodile est donc resté au masculin.

Toutes les notes sont de la traductrice.

Cet ouvrage a été publié avec l'aide du ministère
de la Culture de la République de Chine (Taïwan).

La publication de cet ouvrage a bénéficié du soutien
de la Fondation Leenaards.

© Les éditions Noir sur Blanc, 2021

© 1994 by Qiu Miaojin

French Translation Rights arranged in agreement
with The Grayhawk Agency, through Anna Jarota Agency.

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-632-0

PREMIER CARNET

1.

Ce 20 juillet 1991, je me suis rendue dans les services administratifs de l'université, me suis fait remettre mon diplôme au guichet des inscrits, suis repartie le tenant à deux mains tellement il était grand, l'ai laissé échapper une première fois dans la boue au bord du chemin, et je l'ai essuyé avec mes vêtements, puis une deuxième, car une bourrasque l'a emporté. Je lui ai couru après, très gênée, ses quatre coins étaient cornés. Je n'ai pas pu me retenir de rigoler en douce.

Le crocodile : « Si vous passez, vous ne pourriez pas en profiter pour m'apporter un petit quelque chose ? »

Dazai Osamu : « Très bien, je t'apporterai de la lingerie que j'ai confectionnée moi-même. »

Mishima Yukio : « Ça te plairait si je t'offrais le plus splendide tableau du monde ? »

Murakami Haruki : « J'imprimerai mon diplôme de Waseda University en cent exemplaires pour en tapisser tes toilettes. »

On va donc partir de là. Musique (pour les effets sonores on retiendra la fin de *Frère Jacques*). Je n'avais pas rendu ma carte d'étudiante ni celle de la bibliothèque, mais je laisse tomber, je les avais perdues, à l'origine, et puis, le 19, elles m'ont été retournées en recommandé par un expéditeur anonyme. Ainsi, en toute innocence, j'ai fait une fausse déclaration, mais je suis bien obligée de continuer à me servir de mes documents pour « faciliter mes affaires courantes ». Je laisse tomber aussi mon permis de conduire que j'ai déjà tenté quatre fois d'obtenir, dont deux échecs pour des raisons qui n'étaient réellement pas de mon fait, d'ailleurs ce que je déclare officiellement (en public, même) c'est que je l'ai raté deux fois. Oui, décidément, je laisse tomber...

Je ferme portes et fenêtres, décroche le téléphone, m'assieds. C'est ça, écrire. Quand je suis fatiguée, je fume une ou deux cigarettes puis vais à la salle de bains prendre une douche froide, avec le typhon il y a un vent et une pluie de folie, je commence à me déshabiller et, une fois torse nu, découvre que je n'ai pas de savon, alors je me dépêche de remettre mon pull pour aller chercher une savonnette Happy et retourner dans la douche. Ça, c'est écrire un « best-seller ».

Je me savonne tout en écoutant l'émission d'une heure du matin à la radio, il y a une explosion, quelque chose a sauté dans l'usine électrique. Tout aux alentours est plongé dans le silence et l'obscurité,

c'est une panne générale, il n'y a personne d'autre que moi, ici, je sors toute nue de la salle de bains pour trouver une bougie, mon unique briquet est vide alors j'emporte le petit photophore à la cuisine et en chemin mon pied heurte le ventilateur, je veux allumer les bougies au réchaud à gaz, résultat, je fais fondre le support métallique du photophore alors que les bougies ne se sont même pas allumées. À bout de ressources, je vais sur le balcon prendre le frais, avec l'espoir de voir d'autres humains tout aussi nus sortir sur leur balcon. Ça, c'est écrire un texte « sérieux ».

S'il ne s'agit ni d'un best-seller ni d'une œuvre sérieuse, autant se laisser aller. Cinquante centimes le caractère.

Tout ça, c'est au sujet de mon diplôme et de l'écriture.

2.

J'ai longtemps cru que tous les hommes devaient avoir un « archétype » féminin au fond d'eux, toute leur vie, et que la femme qu'ils aimeraient serait celle qui ressemblerait le plus à ce modèle. Moi, bien que je sois une femme, mon archétype était féminin lui aussi. Un archétype qui tour à tour baignait ma réalité ou la fuyait, telle une merveilleuse hallucination s'élevant aux confins des plus hautes cimes, sur des territoires figés par le gel. J'étais sûre qu'on ne pouvait pas avoir plus beau modèle dans la vie, et je l'ai cru pendant quatre ans. J'ai usé l'intégralité de mes

années d'études, l'époque où on est le plus courageux et le plus sincère envers l'existence, à ne croire qu'en cela.

Aujourd'hui, j'ai cessé d'y croire, à cette histoire, elle n'est plus qu'une toile improvisée par un peintre du dimanche, un petit tableau resté chez moi accroché au mur. Quand j'ai commencé, allègrement, à ne-plus-y-croire, je me suis mise peu à peu à tout oublier, me débarrassant à vil prix des trésors que j'avais amassés. Mais j'ai été traversée par une inspiration : il faut que j'écrive tout ça, sinon mon réceptacle à souvenirs sera bientôt vide, et il est à craindre qu'un jour en me réveillant je ne sache même plus où j'ai rangé la liste des prix.

Il s'agit de deux nécessités indissolubles, fixées l'une à l'autre par du scotch à double face. Au verso : « N'y crois pas » ; et au recto, bien en évidence, ce qui va avec : « Fais preuve de cruauté et tranche dans le vif ». À un moment, de la même façon qu'un jour j'ai réussi à écrire pour la première fois mon propre nom, j'ai fait connaissance avec ce mot-ci, la « cruauté ». La cruauté, en fait, c'est comme la charité, toutes deux existent sur cette terre, où mal et bien ont des places égales, la cruauté et le mal ne sont que naturels et leur emprise sur la moitié de cette Terre est également utile et efficace. Aussi, face à la cruauté du destin, ne me restait-il qu'à user de plus de cruauté, et j'ai agi comme le boucher du *Tchouang-tseu*, au geste si libre et délié, quand il découpe un bœuf.

J'ai cruellement tranché dans le vif – de l'existence, de moi-même, d'autrui. C'est cela qui convient à

l'instinct animal, à la rationalité, à l'esthétique, à la métaphysique, et qui se trouve à l'intersection de ces quatre branches d'un même ensemble.

J'ai vingt-deux ans, point à la ligne.

3.

Shuiling¹. Wenzhou Street. Le banc blanc devant la boulangerie française. Le 74.

Nous étions assises à l'arrière du bus, sur le siège du fond, chacune à un bout. La brume froide de décembre humidifiait l'intérieur des vitres hermétiquement closes, six heures du soir et Taipei déjà engloutie par la nuit, le bus glissait doucement dans Heping East Road ; au-dessus de la cuvette que forme la ville, au plus bas de l'horizon, flambait une sphère d'un orange fibreux, tout auréolée d'un anneau de splendeur ; un bonheur que faisait vibrer ce spectacle d'une nature surréelle se déversait par les vitres du bus, et sur le flot de voitures à sa suite.

Des passagers épuisés et silencieux emplissaient l'allée centrale. Debout, raides et perdus, ils baisaient la tête et s'appuyaient de tout leur poids au côté des banquettes, dans l'interstice entre leurs manteaux je la regardais, attentive à réprimer toute expression d'une émotion particulière.

« Tu as vu, par la fenêtre ? dis-je en modérant ma voix.

1. Les noms des personnages font sens, et pour cette raison des traductions sont proposées. Ici : « Ludion » ou « Mouvante ».

– Hm, hm. » Une réponse aussi timide et douce qu'un duvet.

Tout ça comme des mots échangés à la faveur d'un instant de liberté, puis ensuite des images flottantes et légères, Shuiling et moi assises côte à côte dans le bus hermétiquement clos, le paysage urbain qui resplendit à l'extérieur, le flot mouvant des passants dans la nuit, magnifique et paisible, qui s'écoule près de nous de l'autre côté des fenêtres du bus. Nous sommes contentes, nous nous regardons avec un sourire, et quelque chose comme un filon de minerai noir se forme secrètement dans nos vies, d'une amertume et d'une âpreté dont nous ignorons tout.

4.

En 1987, j'ai échappé à l'infamale succession d'examens d'entrée à l'université et j'ai été admise. Dans cette ville, les gens ne vivent que pour intégrer les boîtes de conserve de l'évaluation et du gain d'argent, moi à dix-huit ans j'avais déjà trois ans de formatage derrière moi, trois ans passés sur cette ligne de conditionnement, alors qu'il n'y a là-dedans que de la viande avariée.

En octobre de la même année, j'avais emménagé dans un appartement de Wenzhou Street, au premier étage d'un immeuble mitoyen d'une supérette PCSC. Les locataires en titre étaient un jeune couple sorti de l'université depuis quelques années, ils me sous-louaient une de leurs quatre pièces, pourvue d'une grande fenêtre donnant sur la ruelle. La chambre

qui faisait face à la mienne était louée à deux sœurs. Dans les moments où j'allais au salon pour regarder la télé, mes logeurs s'y trouvaient souvent, assis dans le canapé brun foncé, chacun un bras doucement posé autour des épaules de l'autre. « C'est en dernière année que nous nous sommes mariés », m'avaient-ils dit en souriant lors d'un rare échange, car le reste du temps ils ne parlaient quasiment pas. Les sœurs passaient toutes les soirées à regarder la télé sur leur propre poste dans leur chambre, à travers la porte filtraient des conversations animées, mais sinon, sauf nécessité, elles n'accordaient pas un regard aux autres occupants et entraient ou sortaient selon leur humeur, comme si nous n'existions pas. Aussi ce grand quatre pièces, qui occupait tout un étage de l'immeuble et que partageaient cinq colocataires, était d'un calme à faire croire à une « résidence pour sourds-muets ».

J'habitais seule. Penchée sur mes livres et sortant la nuit. Je me levais à minuit, enfourchais ma Giant rouge pour aller m'acheter à manger à proximité, dans des commerces ouverts la nuit. Des nouilles, une soupe à la viande ou des rouleaux de printemps que je rapportais chez moi et mangeais tout en lisant, avant de me doucher et faire ma lessive dans l'appartement silencieux et plongé dans l'obscurité. Je passais la nuit à écrire mon journal ou à lire, m'absorbais dans Kierkegaard ou Schopenhauer, avide de toutes ces œuvres des âmes gémissantes, et puis je collectionnais aussi des publications « hors Parti » afin d'étudier les logiques d'une comédie politique aussi éloignée qu'il est possible de mon âme ; la remise

en ordre opérée par cette lecture permettait de calmer un tant soit peu la force taraudante qu'exerçaient les autres sur mon esprit. À l'aube, vers six, sept heures, tel un rongeur nocturne dont les yeux craignent la lumière, j'enfouissais mon crâne enfiévré sous ma couette.

Ainsi en était-il les bons jours. Mais, la plupart du temps, je passais mes soirées sans prendre de repas, sans me doucher, incapable de me lever ne serait-ce que pour écrire mon journal et me parler à moi-même, ou encore feuilleter quelques pages où me serait audible un peu de voix humaine. Rien ne m'était possible, je restais toute la journée dans ma couette à verser des larmes bleues et rouges, et même dormir était un luxe.

Je ne voulais de personne. Inutile. Superflu. Des présences m'auraient blessée et m'auraient nui.

Cette carte de crédit à couverture bleue qu'était la maison, je n'avais vraiment plus besoin d'y retourner. Inutile de rentrer chez moi. L'université me fournissait provisoirement une sorte de profession, ce qui m'épargnait de me sentir écrasée sous le carcan des obligations de l'existence, il me suffisait de la considérer comme une simple scène de théâtre et de remonter le ressort pour suivre la frénésie générale – la mascarade des « tire-au-flanc qui vont le payer », la production d'ordures vides de sens et de constructions étranges qui en résultait –, ce qui contraignait mon corps à poursuivre son chemin mais excluait mon âme, sans que personne – là est le plus effrayant ! – le sache ni daigne le reconnaître. Ces deux « composantes » coexistaient concrètement chaque jour

comme mes principales constituantes reconnues par autrui, l'une et l'autre sans cesse à ramper pour exiger toujours plus de moi, alors qu'en réalité sous leurs dénominations abstraites elles ne me constituaient pas plus que le supermarché d'à côté.

Je ne voulais pas de journaux. Pas de télé. N'assistais pas aux cours, hormis celui d'éducation physique, où on faisait l'appel. N'avais pas le moindre contact avec les humains dont j'avais pu faire la connaissance auparavant, n'adressais pas davantage la parole à ceux avec lesquels j'habitais. Le seul moment où je parlais, c'était le midi ou le soir à la Société des débats, pour ses séances d'échanges et de révisions où chacun se lisse les plumes et vient faire la roue.

Je le sais depuis trop longtemps, je suis à la base un magnifique paon, peu enclin à renoncer à sa nature et toujours prêt à exhiber inlassablement son plumage, je ne peux m'empêcher d'aller me mirer dans le regard d'autrui et m'extrais difficilement de la fascination profonde qu'exerce sur moi cette danse de reconnaissance mutuelle. C'est ainsi : là est une de mes pires addictions.

Cependant, c'était assurément un monde à l'écart de la foule des vivants. Disons que, pour nous construire un système clos propre à nous satisfaire, il fallait nous habituer au fait que « ce qu'on appelle le monde c'est soi-même ». Le moi, cette conscience si étrange, qu'il faut mettre en scène, de manière vive et incisive, aux yeux de ce qu'on appelle le monde des autres.

Il y a l'air du temps, il faut donc se servir de toute cette inconsistance pour être dans la course. En anglais on dit *run through*, le terme est plus adapté.

5.

Pour le poids de ses fautes, j'allais devoir « la condamner à mort », comme on disait autrefois, ou, comme ça s'est dit plus tard, me forcer à opérer « une révolution copernicienne ». Shuiling. J'ai sacrifié la seule possibilité qui me restait de survivre, ne me laissant, après et en dehors d'elle, que le plus insupportable du plus insupportable de l'insupportable... Et même si les quantités de ce qu'il fallait retrancher devaient aller en diminuant, je ne cesserais plus jamais de le faire, l'opération était désormais instituée.

Un certain jour d'octobre 1987, je suivais à bicyclette le Royal Palm Boulevard lorsque j'ai reconnu au passage une silhouette, quelqu'un dont il m'est revenu que c'était l'anniversaire, justement, et toute la terreur et la peine amassées jusque-là sont venues alourdir encore mon livre de comptes. Je savais vaguement que le chiffre allait bondir, il ne pouvait en être autrement après un rejet aussi puissant, mais je croyais être capable d'apurer mes comptes.

Elle venait d'avoir vingt ans, j'en avais eu dix-huit cinq mois plus tôt. Elle marchait en compagnie de plusieurs de ses amis de lycée, je l'ai juste aperçue de profil et tout ce qu'elle représentait et qui dormait

en moi d'un sommeil profond s'est réveillé instantanément : même après avoir continué de rouler et les avoir laissés loin derrière moi, il me semblait encore distinguer son expression allègre, et j'ai ressenti avec acuité, de manière inéluctable, combien elle inspirait de tendresse, d'envie de la choyer, et répandait autour d'elle la béatitude sans défaut des enfants heureux.

Encore aujourd'hui, à contempler du dehors cette belle nature qui inspire si inéluctablement la tendresse et le besoin de la choyer, je ressens une solitude tout aussi inéluctable. Parce qu'elle était entourée de gens qui l'enveloppaient de leurs bras et de leurs regards, elle n'avait jamais le temps d'ouvrir un peu le cercle de ses relations : elle n'en avait nul besoin, ni même l'envie de choisir, elle était clouée sur place, presque empêchée de respirer. Tout aussi inéluctable était pour moi, quand je faisais partie de son cercle, le besoin de rivaliser avec ceux qui se pressaient autour d'elle. Quand cela n'a plus été le cas, il m'est devenu impossible de les écarter et de l'approcher, elle, qui était si incapable de s'extraire spontanément de leurs présences. Ce sont des postulats de base. Telle était sa nature.

Je ne l'avais pas revue durant toute mon année de terminale, je prenais garde de l'éviter, jamais je ne lui aurais fait signe de ma propre initiative, alors que je rêvais d'être reconnue par elle au milieu de la foule. Une étudiante plus âgée, en avance d'une année sur moi : un dangereux as de pique, et plus dangereux encore lorsque, après avoir battu les cartes, tu le tires une seconde fois.

6.

J'allais assister en auditrice libre au cours de « littérature générale », dans le département de chinois. La grande salle de cours était comble, j'étais en retard et me coltinais une chaise, la levant au-dessus de ma tête pour aller m'asseoir comme un mouton au premier rang, tout contre l'estrade. L'enseignante a arrêté son cours, le temps de me laisser entrer, pendant que les autres moutons levaient la tête pour admirer mon numéro.

Presque à la fin du cours, un mot m'est parvenu depuis le fond de la classe : *Je peux te parler en sortant du cours ? Shuiling*. C'est elle qui m'a choisie. Je me le dis souvent. Même dans un autre espace-temps, elle me choisirait toujours. Tapie parmi la foule, si affamée et maigre qu'elle craindrait d'être découverte, endormie derrière la protection de ses paupières timides et apeurées par la vie, dès que j'apparaîtrais elle pointerait toujours sur moi un doigt décidé : « Voilà ce que je veux », et elle afficherait un sourire gêné d'enfant gourmand. J'ai été emportée, incapable de résister, comme un tournesol en pot acheté par un client.

C'est qu'elle était déjà une femme à la beauté achevée et raffinée – le produit d'un art consommé. Elle est debout devant moi, une mèche de sa longue chevelure mouvante lui balaie le front, à l'instant j'ai le cœur tatoué par cette grâce d'un raffinement nouveau qui me transperce d'une douleur brûlante. La séduction de sa féminité radieuse, d'une amplitude infinie, me terrasse et je tombe inanimée sur le ring.

Dès lors l'égalité n'existera plus entre nous, je suis au bas du ring en train d'observer un autre moi que son regard porte aux nues. À jamais dans l'incapacité de me relever.

Elle n'ouvrait pas la bouche, sans en être le moins du monde embarrassée, et sous le coup du stress j'étais bien obligée de dire quelque chose :

« Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Elle n'osait pas lever la tête, frottait de sa semelle le parquet, sans rien dire, comme si la tâche d'échanger des paroles ne la concernait pas.

« Tu rattrapes des cours pour ton changement de cursus ?

– Comment sais-tu que je change de cursus ?
laissa-t-elle échapper, sortant de son silence, avec ses yeux qui disaient sa surprise, fixés tout ronds sur moi, de grands yeux à la lumière incroyable et où je pouvais enfin plonger les miens.

– Ça se sait, c'est tout ! »

Je n'avais pas envie de lui montrer l'intérêt que je portais aux nouvelles la concernant, mais j'ai poursuivi avec un soupir de soulagement : « Tu te décides enfin à parler ! » Elle souriait avec une bonne humeur un peu intimidée et moi j'éclatai de rire. Pouvoir provoquer son sourire me réconfortait – ce sourire comme s'il était d'argent, ainsi la mer quand s'y déverse doucement la lumière du couchant.

Elle a dit que dès que j'étais entrée dans la classe elle avait eu envie de se lever et qu'elle n'arrivait plus à tenir en place, poussée par le besoin de parler avec moi, pour dire quoi, elle n'en savait rien. Je lui ai montré du doigt un de ses lacets de chaussure,

elle s'est accroupie, l'a renoué soigneusement. Elle n'arrivait plus à rien me dire une fois arrivée devant moi, elle n'avait rien envie de dire, juste envie de se tenir là, et c'est seulement une fois accroupie à terre, son sac à dos en toile mauve jeté sur son épaule, qu'elle avait pu me parler. L'envie m'a prise de caresser, sur son dos, ses longs cheveux doux et souples. Évidemment tu ne sais rien, et moi j'ai tout compris, lui disais-je dans le silence de mon cœur. À la place de parler, j'ai tendu la main pour attraper son sac à dos, dont le poids m'inspirait un sentiment vague proche du bonheur, j'aurais aimé qu'elle reste là toujours à rattacher son lacet.

Il faisait presque nuit, à six heures du soir, au sortir du cours le campus était une succession de bâtiments noirs, balayés par le vent, nous les longions côte à côte, nos bicyclettes à la main, sur le boulevard si vaste et si propre l'écho tranquille et cadencé de nos pas tournait calmement. Nous ne savions laquelle, de moi ou d'elle, suivait l'autre. Une année plus tard, nous nous abandonnions à cette atmosphère paradoxale, d'intimité et d'inconnu, dressées l'une face à l'autre, cantonnées dans nos silences.

J'ai entrepris de lui faire dire ce que je ne savais que trop bien.

« Comment se fait-il que tu sois venue ici pour me parler ?

– Pourquoi je ne viendrais pas te parler ? » m'a-t-elle renvoyé d'un léger ton de reproche.

La nuit était tombée sur nous mais je n'avais pas besoin de la voir, il me suffisait de l'écouter, une phrase me suffisait pour comprendre que cette année

de fac avait été dure pour elle, je percevais dans sa réponse cette tonalité déprimée qui lui était propre. Je ne la connaissais décidément que trop bien.

« Je ne suis qu'une petite jeune que tu as rencontrée deux, trois fois ! ai-je presque crié.

– Absolument pas. »

Elle avait dit cela d'un ton catégorique et comme si elle se parlait à elle-même.

« Tu ne craignais pas que je t'aie oubliée, et que cela ne me dise rien de te parler ? »

Je contemplais sa longue jupe que le vent agitait doucement.

« Je savais bien que ça ne serait pas le cas. »

Elle était tellement sûre d'elle, elle semblait avoir sur moi des convictions inébranlables.

Arrivées au grand portail de l'université, nous avons fait halte au même moment, sans nous être concertées. Elle m'a demandé si elle pouvait aller voir l'endroit où j'habitais, d'un ton légèrement implorant, empreint de la sollicitude naturelle qu'on a envers des proches, c'était comme un tissu souple et enveloppant, dont la douceur m'a serré le cœur. Si le cours d'eau se dirigeait vers moi, comment aurais-je su l'endiguer ? C'est ainsi qu'elle était naturellement avec moi, elle n'avait aucun besoin d'une raison. Je l'ai raccompagnée, nous avons pris Xinsheng South Road, Wenzhou Street.

« Comment as-tu passé cette année ? »

J'essayais de briser ce qui la murait dans sa dépression.

« Je n'ai pas envie d'en parler. »

Elle a fermé très fort les yeux, exhalé un petit soupir ininterprétable et relevé la tête vers le ciel nocturne.

« Tu veux dire de m'en parler, à moi ? »

Je l'ai entraînée à l'écart de la route et j'ai échangé ma place avec la sienne, soucieuse qu'un véhicule ne la heurte. Elle a secoué la tête.

« Non, je ne veux pas en parler, c'est tout.

– Tu as changé à ce point ? »

Je ne pouvais supporter au fond de moi d'entendre ces mots qui lui ressemblaient si peu.

« Oui. J'ai changé. »

Elle s'était tournée et me fixait d'un regard clair et orgueilleux, avec une nuance de méchanceté qui soulignait la déclaration.

« Changé en quoi ? ai-je dit pour la taquiner, riant de son ton enfantin.

– J'ai changé, c'est tout. Je ne suis plus la même qu'au lycée. »

Le ton méchant s'est accentué, ces mots avaient l'air faits pour me blesser. À l'entendre marteler de façon aussi tranchante : « J'ai changé », la tristesse m'a envahie. Les lampadaires de Xinsheng South Road nous inondaient généreusement de leur lumière dorée. Nous suivions à pas lents l'allée de briques rouges qui longe le mur extérieur du campus ; à notre gauche se trouvait l'étendue vaste et claire de l'avenue bien éclairée et, à notre droite, perdu à perte de vue dans les ténèbres, le campus : solitude splendide, ruisselante et suave. Rien n'existe sans « changer », tu comprends ça ? pensais-je.

« Compte combien d'appartements sont éclairés dans cet immeuble. »

Je tendais le doigt vers un nouveau building au carrefour.

« Hm, cinq fenêtres ont de la lumière, donc cinq appartements seulement sont occupés », a-t-elle répondu, enjouée.

On verra si ce nombre change, me suis-je dit. Tu te le rappelleras ?

En moi-même, je hochais la tête.

7.

Le premier semestre, elle a été mon unique moyen de respirer. J'avais droit à un rendez-vous secret et coupable, dont nous ignorions nous-mêmes être les protagonistes. J'étais dans la négation de moi-même, d'elle, et de la réalité qu'elle occupait dans ma vie, et même de ce pointillé qui établissait un lien coupable entre nous et que mes yeux exercés avaient pourtant identifié depuis longtemps. Ils se sont des-sillés à un moment précis de mon adolescence, après lequel mes cheveux ont commencé à blanchir trop vite et la vie autour de moi à devenir progressivement une image de l'enfer. Ainsi j'avais décidé, avant même d'avoir atteint l'âge adulte, de devenir cette personne : celle qui recherche-une-tendresse-sans-limites. Moi et mon œil exercé, je nous ai enfermés dans cette chambre obscure.

Tous les dimanches soir, j'étais forcée de penser à elle comme à un devoir rebutant : il fallait que je

me résolve à ne plus aller au cours de « littérature générale ». Et tous les lundis je m'enfonçais presque toute la journée dans une léthargie dont je ne m'éveillerais qu'à l'approche de trois heures, j'enfourcherais alors ma Giant pour aller au cours. Et quand nous en sortirions, tous les lundis soir, Shuiling rentrerait avec moi jusqu'à Wenzhou Street, tout à fait comme si c'était le chemin normal pour rentrer chez elle, et ensuite je la raccompagnerais à l'arrêt du 74 où nous attendrions assises sur le banc en face de la boulangerie française.

Les modalités de nos rendez-vous secrets étaient simples et impeccables. Les procédés simples sont la marque des grands criminels : d'un côté corrompre les organes de police, de l'autre faire croître le désir de crime dans un incubateur plein de miel.

Nous n'avions pas d'autres relations le reste du temps, je ne pensais même pas à elle. Elle était l'apparition du lundi. Le lundi, jour du rituel à mon âme défunte, elle venait avec ses roses pour m'en faire offrande, la tête voilée de blanc, elle voguait pieds nus jusqu'à moi, dansait sa danse de l'éros primitif, les yeux clos, plongée dans une ivresse extatique, elle effeuillait les roses dans mon désert. Elle me faisait cette offrande et l'ignorait elle-même. Des roses en bouquet, chaque semaine, où il me semblait voir que j'étais encore vivante, d'une vie fraîche qui aurait pu, d'un bond léger, me faire aller les recueillir, mais une vitre faisait toujours obstacle et ce vers quoi je tendais la main n'était qu'un reflet. Quand le lundi s'achevait, le verre sous le reflet était toujours plus épais.

La petite chambre de Wenzhou Street. L'élégant papier peint rouge jujube, les rideaux jaunes. Qu'est-ce que nous pouvions bien nous y dire ? Il y avait le lit en bois au pied duquel elle s'asseyait dans l'intervalle étroit avec la penderie, le dos tourné, et ne disant quasiment rien. Moi je parlais beaucoup, presque tout le temps, racontant tout, les rencontres du passé terribles à ne pouvoir y faire face, les personnes dont ma mémoire ne pouvait se débarrasser, et combien j'étais compliquée, bizarre. Elle tripotait un objet quelconque et relevait la tête vers moi, l'air de rien, me demandait comment j'étais compliquée, et comment bizarre. Elle m'acceptait, ce qui veut dire qu'elle niait le moi qui me niait. Le regard de ses yeux purs comme des miroirs me blessait, mais elle m'acceptait. Je répétais, toutes les trois phrases, « tu ne comprends pas », résignée à mon sort et pour récuser le fait qu'elle m'acceptait. Ses yeux répandaient une lumière encore plus profonde et limpide, comme un océan, et me fixaient bravement, aussi paisibles que si aucune parole n'était nécessaire. C'était impossible à comprendre. Elle était sûre que si. Envers et contre tout, elle m'acceptait – des d'années plus tard, je sais que c'était là le point central.

Les yeux sont aussi le pilier, celui qui a permis de soutenir mon squelette entier, moi qui rêvais de plonger dans cet océan et de m'y endormir. C'est le symbole de ce pour quoi, plus tard, à chaque seconde, j'ai grillé. Ces yeux ont établi le pont qui me reliait au monde. La lettre écarlate, marque du péché et de la relégation. La soif de cet océan.

8.

J'étais une femme qui aimait les femmes. Mes larmes, source intarissable, me couvrent le visage comme du jaune d'œuf.

Le temps s'écoulait dans les larmes. À quoi peut servir tout l'amour de la Terre quand on se rejette soi-même ? L'espèce humaine poignarde ses nouveau-nés, les pères font des filles pour les traîner dans les toilettes et les violer, des culs-de-jatte se font photographier vautreés sur des passerelles puis continuent à vivre, dans les hôpitaux psychiatriques des gens incapables de contrôler leur mental subissent la lancinante douleur de leurs délires et du désir de se supprimer. Comment le monde peut-il être si cruel qu'à un âge aussi tendre on doive expérimenter ce sentiment innommable : « Le monde t'a déjà rejeté », et qu'on se voie infliger ce verdict : « Ta vie est un crime » ? Le monde, ensuite, continue de tourner comme si de rien n'était, la règle est d'afficher le sourire des gens heureux : envolés les coups de poignard, envolées les brutalités, inutile de s'allonger sur des passerelles et d'intégrer des services psychiatriques, personne ne reconnaîtra jamais ton malheur, le monde esquivé avec duplicité toute responsabilité dans la catastrophe. Il n'y a que toi pour savoir ce qui te crucifie, jamais tu ne pourras esquiver un tel sentiment et rien ni personne n'y pourra jamais rien, là-dedans il n'y a que toi seule avec cette chose qui te sépare du reste de l'humanité, à jamais proscrite. L'humanité, en outre, affirme que je suis une personne heureuse, que je porte à mon cou les plus prestigieuses

marques du bonheur, et qu'il serait désolant que je ne montre pas face au miroir l'expression d'un parfait contentement.

Shuiling, ne viens plus frapper à ma porte. Tu ne sais combien les ténèbres ont envahi mon cœur. Je ne sais même pas qui je suis en réalité, dans le flou qui me précède un moi vague m'attend, comme en filigrane, pourtant je ne veux plus continuer d'avancer, je ne veux pas devenir moi-même. Je connais la réponse à l'énigme mais ne veux pas la voir révélée. Dès le premier regard que j'ai posé sur toi, j'ai su que j'allais t'aimer, d'un amour de bête fauve et de feu dévorant, mais il ne fallait pas, cette chose ne devait pas advenir, elle allait provoquer des désastres et ruiner mon intégrité corporelle. Tu deviendrais la clef qui me ferait devenir moi-même, et par cette ouverture une terreur torrentielle s'abattrait sur moi, ce moi charnel qui est en moi, et ce moi que je hais m'éliminerait.

Elle n'a pas compris. Pas compris qu'elle allait m'aimer, ou m'aimait déjà. Pas compris qu'une bête affamée se tenait derrière le mouton docile et réfrénait ses pulsions à la mettre en pièces. Pas compris que tout, tout n'était qu'échange d'amour. Pas compris qu'elle me torturait. Pas compris qu'existait une chose telle que l'amour.

Elle m'a offert un puzzle. Je l'assemble patiemment, pièce par pièce.

9.

« La semaine prochaine je ne vais pas au cours de littérature gé, je n'y retournerai que la fois d'après. »

Nous avons pris place toutes les deux dans le 74, Shuling et moi, elle rentrait chez elle et moi j'allais donner un cours à domicile, à Changchun Road. Nous étions assises sur une banquette à deux places, elle près de la fenêtre, moi à côté. Elle portait une écharpe blanche, la fenêtre était à demi ouverte et elle y appuyait la tête, le corps légèrement recroquevillé, les yeux fixés sur un point dans l'étendue vague et noire de l'autre côté de la vitre, dans une infinie solitude, très loin de moi.

« Très bien », m'a-t-elle répondu d'une voix désenchantée et sans illusion.

Elle savait que je voulais la fuir.

« Tu ne me demandes pas pourquoi ? »

J'avais des remords. Je voulais la sortir de cette solitude.

« Bien. Pourquoi ? m'a-t-elle demandé avec hauteur pour cacher son amour-propre blessé, le visage tourné vers moi.

– Je ne souhaite entretenir de lien définitif avec personne. M'habituer à te voir toutes les semaines risque de m'entraver, je ne veux pas prendre de mauvaises habitudes, dis-je sans être sûre de moi.

– Très bien. Comme tu veux. »

Elle a détourné de nouveau la tête. Elle me faisait peine.

« Tu m'en veux ? »

– Oui. Tu es égoïste. »

Elle me tournait le dos. Dans la vitre du bus se reflétaient son air abattu, et sa solitude.

« C'est-à-dire ? »

Je voulais parvenir à lui faire exprimer l'injustice dont elle se sentait victime. Mais comment la faire parler ? Elle réfléchit longtemps, avant de dire avec animosité :

« Tu refuses les... mauvaises habitudes, mais moi, mes habitudes, qu'est-ce que j'en fais ? »

Quand elle sortait de son silence, quoi qu'elle dise, c'était souvent une inestimable faveur. J'ai fait semblant d'ignorer ce que je savais parfaitement :

« Tu as des habitudes ? »

– Tu le sais très bien. »

Dès qu'elle était fâchée, sa voix frêle vous faisait fondre de tendresse. Je goûtais à en pleurer le poids excessif des sentiments qu'elle m'exprimait.

« Mais non ! »

– menteuse. Je suis comme toi... Moi aussi je suis habituée à te voir chaque semaine, a-t-elle laissé échapper timidement, non parce qu'elle ne devait pas exprimer ce genre de choses, mais parce qu'elle le faisait devant moi, avec cette conscience naturelle chez les femmes de devoir cacher leurs sentiments.

– Alors c'est encore pire. Il ne faut pas s'habituer, quand le cours de littérature gé se terminera il ne faudra plus nous voir.

– Pourquoi on ne se verrait plus ? a-t-elle répondu en fronçant les yeux comme si elle peinait à résoudre un problème de mathématiques.

– On n’aura plus de raison de le faire. En plus, je finirai toujours pas m’en aller et alors ce sera encore plus dur pour toi. »

C’était la première fois que j’exposais crûment ce que j’éprouvais et que je faisais montre d’une telle brutalité.

« Je ne comprends vraiment pas. Comme tu veux. »

Elle était sous le coup de ma brutalité. Qui annihilait toute sa résistance.

10.

Mauvais sang n’est pas le dernier Godard, c’est un film français aussi, mais de la jeune génération. L’acteur principal ressemble à un lézard, il est donc d’un ordre assez proche de celui des crocodiliens. Tous les personnages masculins, quand ce ne sont pas de petits hommes obèses, sont soit chauves soit d’horribles vieillards, à part le petit frère du héros, celui qui se crève un œil, qui fait peut-être exception. Ce réalisateur est un grand maître de l’esthétique contemporaine.

« Pas sur le ventre, Anna, sur le dos, sur le dos. » Alors qu’il va mourir, face vers le sol, et que la jeune fille l’enlace, il résiste. Cette phrase m’a profondément marquée. « Il n’est pas facile d’être un garçon honnête », il ferme les yeux et ses derniers mots sont des paroles de ventriloque. Après sa mort, un homme vieux et laid lui entrouvre la paupière et montre le globe oculaire bleu, d’où une larme s’écoule. Le lézard, cette fripouille qui de sa vie n’a pas réussi à

devenir honnête, même s'il préfère être retourné et exposer son ventre blanc, est obligé de cacher jusqu'à sa mort les larmes qu'il voulait verser pour son amour. Le lézard a un beau nom, il s'appelle « Langue pendue ».

37°2 *le matin* est un autre film français. Un objet propre à intégrer le système, une œuvre adaptée au grand public. Mais jusqu'à quel point ? Des couleurs, on ne retient que du jaune et du bleu, et des protagonistes personne, hormis les deux rôles principaux féminin et masculin ; le temps s'écoule sagement du début à la fin, sans aucune phrase un peu difficile ni même un peu longue. Toute personne ayant des yeux, même daltonienne, peut le regarder tranquillement d'un bout à l'autre en mangeant des pop-corn et en vidant un Coca. C'est ça, « être adapté ».

La meilleure scène, c'est celle où un ami des deux personnages principaux apprend que sa mère est morte, il se trouve sur un lit, paralysé de douleur, tandis qu'on l'aide à se changer pour aller aux obsèques, et une fois son nœud de cravate terminé on voit que le motif en est une femme nue, alors, devant son visage noyé de larmes, tout le monde a envie de rire. Betty, l'héroïne, dit « La vie est toujours contre moi » et elle s'arrache un œil, avant d'être envoyée à l'hôpital psychiatrique où on l'attache à son lit avec des courroies. « Personne ne pourra jamais nous séparer », dit le garçon, il s'introduit dans l'hôpital déguisé en femme et étouffe Betty avec son oreiller, tandis que de son propre visage, livide et gracile, s'exhale une beauté féminine effrayante. Le réalisateur

utilise avec brio l'amour fou pour maudire l'existence, tout ça est parfaitement « adapté », mais dans le dernier quart d'heure il fait que l'existence vous force à recracher vos pop-corn et votre Coca.

Le premier film est révoltant et le second l'est tout autant.

Sauf que le premier se sert de moyens honnêtes pour vous montrer dès le début qu'il va être révoltant. Le second, par des moyens trompeurs, vous entraîne sur une voie qui ne l'est en rien, jusqu'au dernier moment où tout se déverse d'un seul coup.

« Ce qui est révoltant est révoltant, mais il faut essayer de toutes ses forces d'être un garçon honnête, dit Langue pendue.

– N'importe quoi ! Pour s'en tirer, il suffit de se servir de cravates avec des femmes nues », répond Betty.

11.

Mengsheng¹. Est-ce que je l'ai aimé, ce garçon, en fin de compte ? C'est une question sans réponse.

En décembre 1987, j'ai participé à Tanshui à un camp de création littéraire. J'étais dans le groupe d'écriture romanesque, je venais de me présenter, lorsque Mengsheng, qui était assis au premier rang, a remonté l'allée jusqu'à ma place et, s'étant accroupi à côté de moi, m'a exprimé avec un sourire espiègle les plus sévères jugements.

1. « Né en rêve ».

« J'ai un an de plus que toi. Je suis actuellement en classe préparatoire, au lycée annexe. L'an prochain, je vais sûrement te rencontrer dans ton établissement. Je viens d'entendre ce que tu as dit, je trouve qu'il n'y a que toi qui mérites qu'on te parle, ici tout ce rebut me dégoûte, j'ai vraiment l'impression de perdre mon temps dans cet endroit. »

Ce gars faisait cette sortie méprisante comme s'il n'y avait personne alentour. Cela m'a offusquée, j'ai eu envie de me payer sa tête et je lui ai adressé un sourire enjôleur. Après être resté longtemps accroupi, il a commencé tout d'un coup à faire une série de sauts, d'un pied sur l'autre, jambes pliées, en s'amusant bien tout seul dans son coin. Il montrait alors un visage parfait de jeune garçon dans les canons de la beauté classique, quoique l'expression « jeune garçon » soit totalement inadaptée, parce que je percevais qu'il avait un talent particulier pour amadouer les gens et que cette donnée semait en lui un désordre d'ordre physique, le vieillissait : en dehors de son art consommé d'envoyer des sourires espiègles, rien en lui n'évoquait un « jeune garçon ».

Il m'avait emboîté le pas au moment où je sortais et repoussait sans ménagement toute personne qui voulait m'adresser la parole. Je commençais à perdre patience.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu es obligé de me tourner autour comme un putois ?

– Qu'est-ce que tu leur reproches, aux putois ? Au moins ils savent comment se débarrasser des emmerdeurs !

– Et pourquoi est-ce que tu ne débarrasses pas toi-même le plancher ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Qu'est-ce que je fais ici ? m'a-t-il renvoyé. Vaste question ! Puis, me tapotant l'épaule : Justement je n'ai jamais su y répondre. »

Il a pris un air innocent, avec une moue boudeuse. Je me suis radoucie et lui ai proposé de s'asseoir.

« Alors, on est potes ? Discutons un peu.

– Non, nous ne sommes pas potes.

– Bien. Grand frère, ayez l'amabilité de cesser de me suivre, et de faire obstacle à des occasions pour moi de trouver le bonheur.

– Je suis plus jeune que toi, en fait. Tu plaisantes, des gens comme toi ne peuvent pas trouver le bonheur, c'est un mot que tu dois te sortir de la tête », m'a-t-il dit avec mépris, avant de faire une joyeuse cabriole sur le sol.

J'ai tout de suite compris que nous étions de la même espèce, qu'il avait le même œil exercé. Mais lui avait davantage de pureté et de radicalité, dans ce domaine il était plus précoce et plus doué que moi. Si je l'ai peut-être aimé, c'était à cause de ça, de cette supériorité.

Cet hiver-là, en fait, il était remarquablement beau : un jeune homme magnifique, longiligne.

12.

Plus qu'un jour. Dernier cours de littérature gé. J'avais fait le même calcul que d'habitude, en laissant passer une semaine. J'étais en avance dans la salle

de cours, après avoir pédalé de toutes mes forces pour arriver tôt, j'avais le cœur qui battait à grands coups, et des mots à ne savoir qu'en faire m'obstruaient le cœur, sans trouver l'issue, comme s'il était empli de boue. Elle s'était choisie une place au fond, son sac mauve posé sur la table, et elle se reposait, penchée en avant, ses longs cheveux pendaient dans le vide. C'était une période où elle n'avait envie de parler à personne à l'université et je savais combien elle était seule, il était loin le temps où des foules d'amis l'entouraient, elle appréciait de se déplacer seule. L'agitation intérieure la maltraitait.

L'heure du cours approchait. Je l'ai interpellée :

« Je suis là.

– Ah bon, a-t-elle répondu d'un air indifférent, sans lever la tête.

– Tu n'as pas envie de me parler ? »

J'étais prise de remords, prête à déborder de douceur.

« Hm. Je suis fatiguée, je voudrais dormir », a-t-elle répondu d'une voix faible et douce.

Elle ne m'avait pas encore adressé un regard. Elle me rejetait.

« Bon. Repose-toi. »

Qu'elle ne veuille pas de moi, j'en avais le cœur serré par un fil de plomb. J'ai avancé résolument jusqu'au premier rang.

Le cours s'est terminé. Debout à l'avant de la classe, je l'observais de loin, elle ne regardait nulle part, ramassait légèrement ses affaires, à gestes lents. Le temps qu'une connaissance m'adresse quelques mots, elle n'était plus là. Attends-moi, j'ai tant

de choses à te dire. Je me suis précipitée à l'extérieur du bâtiment et, parmi l'armée de bicyclettes qui se croisaient sur la voie transversale devant moi, j'ai essayé de reconnaître la sienne, sans y parvenir. À toute vitesse je suis allée inspecter le trajet que nous utilisions habituellement pour rentrer, sans apercevoir rien de mauve, et à une vitesse plus grande encore suis retournée comme une folle sur mes pas. Je comprenais trop tard, après m'être trompée autant pour la retrouver, que si je n'y étais pas arrivée c'est qu'elle avait dû rentrer par le bus en le prenant à l'arrière du campus. Il ne faut pas, voilà ce que je voulais te dire, il ne faut pas partir comme ça.

La pluie dans la nuit noire. Et qui tombait de plus en plus fort : tous mes vêtements me collaient au corps, la violence de la pluie me résistait et s'accroissait à mesure que j'accélérais mes mouvements. Mes chaussettes n'étaient plus que des chiffons boueux et je me rendais compte qu'à piétiner tant de flaques d'eau j'aurais bientôt deux colonnes terreuses en guise de jambes. J'ai inspecté tous les arrêts de bus, tourné dans une autre rue, j'avais couru longtemps et je me suis affalée sous un abribus. Jamais je ne la trouverais. J'ai attendu mordicus une demi-heure encore et puis...

En fait aujourd'hui je voulais te dire qu'il ne fallait pas ne plus se voir. Si je ne t'ai pas trouvée c'est aussi bien, nous ne nous verrons donc plus. Je t'avais apporté le livre que tu voulais que je te prête.

Le bout des cheveux dégoulinant de pluie dans mes yeux noyés et douloureux, j'avais fini d'écrire

ce message que j'ai glissé sous la selle de sa bicyclette, garée en face de notre bâtiment. C'était aussi bien, vraiment. Un abandon par la force des choses, c'était beaucoup plus simple. Simplement, une fois que la corde lâchait, je me retrouvais à terre, prostrée, et sans pouvoir faire face à ma solitude. Elle me manquait. On n'a que ce qu'on mérite.

Le lendemain, vers midi. Je suis arrivée en retard, je ne sais plus pour quel cours. Un autre élève m'a tendu une lettre –

Ton livre a disparu. Ce matin j'allais au cours d'éducation physique et de loin j'ai vu que toute une rangée de vélos avait basculé, je priais pour que ma bécane adorée n'en fasse pas partie, de plus en plus inquiète au fur et à mesure que je m'approchais. Mais elle gisait bien là, écrasée elle-même sous une autre bécane, et toute sale. Je me suis dépêchée de la dégager pour la nettoyer avec mon mouchoir, j'avais bien envie de pleurer, comment avait-elle pu être jetée là-dessous par des gens aussi négligents et sans gêne ? En plus, ensuite, j'ai vu que sous le porte-bagages était glissé un prospectus rose, j'ai horreur de ces tracts publicitaires, et en l'enlevant j'ai découvert ton mot. Il n'y avait pas de livre, certainement quelqu'un l'a volé et je voulais te le dire : ton livre a disparu.

Je ne saisis pas tes motivations si compliquées, et je n'ai pas envie de les saisir. Tu dis quelque chose du genre : C'est pour ton bien si je ne veux plus te parler, cela fera moins mal si on arrête tout dès maintenant. Je ne comprends pas. Je refuse de comprendre. Peut-être estimes-tu que c'est mieux ainsi pour toi,

je ne le discute pas, mais est-ce que tu t'es posé la question pour moi ? Ma réponse est la suivante : ce n'est pas bon pour moi. Moi qui croyais que je pourrais trouver refuge auprès de toi, oui, c'est bien ces mots, en toi je voulais vraiment « trouver un refuge ». Dans cette école, tu es la seule et unique personne vraiment proche de moi ; à trois reprises, alors que j'étais embringuée dans des pièges sentimentaux et qu'il fallait que je fuie immédiatement l'endroit où j'étais, je me suis sauvée de l'établissement, j'ai attrapé mon sac et j'ai foncé tête baissée, espérant ne croiser personne sur ma route, je courais, je courais, jusqu'à me retrouver au pied de ton immeuble et en appuyant sur la sonnette je savais que je voulais seulement te voir, toi, mais les trois fois tu n'étais pas là. J'étais très fatiguée, je restais assise sur les marches en bas de chez toi, il me semblait que nous étions proches, je pouvais avoir l'impression que tu étais là et c'était une façon pour moi de me sentir un peu plus forte, et je repartais. Ensuite je n'avais plus besoin de sonner chez toi, il me suffisait de m'asseoir sur les marches, c'était déjà largement suffisant.

Tu dois le savoir, tout ça ? Si tu ne veux pas que je vienne trouver refuge auprès de toi, je ne vais bien sûr pas me permettre de m'imposer. Mais quel mal faisons-nous, en fait ?

Je m'en souviens encore. Après avoir reçu ce mot brouillon, brouillon et si vivant, je tremblais sans pouvoir m'arrêter, je l'ai lu trois fois mais ne comprenais toujours pas, j'avais perdu la capacité de le lire. Mes yeux ont vu la signature et j'ai alors sauté

sur mon vélo pour me rendre à l'endroit où elle avait cours l'après-midi et, tandis que je filais pour m'y rendre, le sens des phrases m'est enfin entré dans le cerveau, une vague brûlante s'est soulevée dans mon cœur. Je portais un jean vert, un vert criblé de lumière sous le soleil de l'après-midi.

Je l'attendais près d'une plate-bande, je l'ai interceptée. Comme une idiote, je lui ai dit que j'aurais dû bloquer le livre dans le porte-bagages. Elle s'est détournée et m'a demandé ce que je faisais là. J'ai dit recommençons-tout-à-zéro. Elle est revenue vers moi, un océan de larmes. J'ai su que c'était de l'amour.

13.

Le chanteur Chief Chao chantait une nouvelle chanson. *Le garçon qui voit une rose sauvage*. Pour remplir ce carnet, je restais assise de minuit à neuf heures du matin et j'écoutais cette chanson sans arrêt, à l'exclusion de toute autre se trouvant sur la cassette. C'est un peu le thème principal de ce chapitre –

Comment résister à ta folie quand tu t'agites dans le vent, comment comprendre ce qui te fait pleurer sous la pluie ? Tu es cette rose, la plus démunie qui soit dans le vent du petit matin, à jamais lointaine et dangereuse. Tu es la rose de cet été-là, dernier miracle de la saison des roses, tellement lointaine et tellement absolue. Le garçon qui voit une rose sauvage, une rose poussée dans la lande inculte. Elle est si radieuse, ouverte dans le petit matin, rose poussée dans la lande inculte.

Ce carnet peut être considéré comme le premier chapitre. J'ai tenu mon journal entre octobre 1987 et janvier 1988, dans de grands cahiers de 80 pages qui finiront vite par devenir illisibles parce que j'ai écrit au crayon. Du matériau constitué par ces dix cahiers, j'ai voulu faire huit livrets, un peu comme des manuels illustrés à l'usage des écoliers. Une fois que j'ai tout recopié au stylo à bille je les relègue au fond d'un tiroir. Quand j'oublie, je peux m'en servir à tout moment pour réviser l'analyse des actions qui m'ont fait devenir moi. Tout cela constitue un processus.

Les deux premiers carnets sont à part, ils font un peu pitié car je ne pouvais me référer à aucune partie de mon journal. Pour les rédiger je me suis appuyée sur quelques cordes de ma mémoire que j'ai fait jouer après coup, en les caressant pour produire cette mélodie complexe. Pendant mes quatre années d'université, j'ai perdu énormément de choses, au début c'était avant même que je ne trouve la forme et la disposition qui me convenaient, comme dans un parking où j'aurais recherché un endroit pour garer mon véhicule. Certaines choses, ce sont les fourmis et les cafards qui les ont rongées, réduites en miettes et emportées. D'autres, je m'en suis débarrassée au moment d'un grand ménage de fin d'année, parce que je réaménageais le parking et que, dans ce nouvel ordre, je ne trouvais plus de place pour les y ranger. Certaines encore, c'était au moment de m'acheter un nouveau moyen de locomotion, je les ai abandonnées au rabais en croyant faire une affaire.

Ma première année d'université a été complètement perdue. J'ai brûlé toutes ses lettres et je lui ai offert mon journal, de jolis cahiers à couverture beige. Cela s'est passé plus tard. Elle, qui avait encore plus que moi expérimenté à fond mes quatre façons de perdre, finalement, je l'ai perdue aussi. C'est seulement alors que j'ai su qu'il y avait tant de méthodes pour perdre. J'étais déjà une maniaque de la perte, tombée malade parce que j'avais pu me l'approprier, et guérie d'avoir pu la perdre, il n'y avait rien à regretter ! Jamais je n'aurais rien de plus important à perdre, je le jure.

Quand j'ai eu découvert la colle super forte capable de coller pour toujours à mes mains ce que j'aime perdre, il ne restait plus personne autour de moi, j'avais perdu jusqu'à mes propres moyens de contrôle.

Aujourd'hui, il ne me reste de Mengsheng qu'un cil, et me voilà grimée en archéologue.

La chanson aurait dû être *La fille qui voit une rose sauvage*, et Mengsheng l'aurait composée pour moi.

DEUXIÈME CARNET

1.

C'est un peu comme le sac plein à craquer d'un prestidigitateur. Ceux qu'il est convenu d'appeler des étudiants sont cette classe particulière qu'on autorise à introduire ce qu'elle veut dans le sac : dès votre entrée à l'université, on vous distribue un sac totalement vide, puis la société des adultes vous laisse tranquille temporairement (exception faite pour ceux de certains départements malchanceux, sur qui va reposer toute leur vie le rôle de piliers de l'État) et pendant quatre ans on vous autorise, un œil ouvert et l'autre fermé, à remplir votre sac comme bon vous semble, à la seule condition que vous ne perdiez pas votre carte d'étudiant.

L'université, c'est un bon système. Il occupe la deuxième place, arrivant juste après cet autre système qu'est la mort. L'université permet précisément de booster l'effet des trois grands systèmes – éducation

obligatoire, travail obligatoire et mariage obligatoire – qui additionnés représentent l’invention la plus grandiose de l’humanité. Leur addition, loin de rendre trop pesante cette grandeur, permet au contraire de s’en évader. Semblable à la mort en ce qu’il constitue aussi un dispositif de fuite du genre « issue de secours », ce système arrive cependant derrière, car la mort donne un accès direct à la paix du funérarium, quand l’université n’est finalement qu’un moyen de descendre en rappel vers la grande nasse de la société. Et la mort rend tous les humains égaux, alors que l’université sert à racler sur le corps de certaines personnes un vernis peu vertueux pour en enduire très vertueusement le corps d’autres personnes.

D’ailleurs. En fait. Le sac de prestidigitateur qu’est la vie étudiante peut être décrit comme suit : assister aux cours + passer des examens + draguer le sexe opposé + s’amuser + trouver des jobs + intégrer des clubs étudiants + observer la société du dehors + glander. Les sept premières activités occupent quatre-vingts pour cent du temps d’éveil des étudiants, mais il me semble, je ne sais trop pourquoi, qu’on aurait du mal à expliquer en quoi elles consistent et que même en les détaillant en long et en large elles ne parviendraient pas à supplanter le programme de la dernière rubrique. Nous préparons quantité d’outils propres à nous permettre de déjouer l’existence, et nous les rangeons dans notre sac de prestidigitateur plein à craquer.

2.

En février 1988, j'étais toute seule dans mon logement de Wenzhou Street pour mes premières grandes vacances universitaires.

Je restais enfermée toute la semaine dans ma chambre, à me nourrir de pain, à marcher dans un sens puis dans l'autre et à aller aux toilettes. Dans les intervalles entre ces trois activités, j'écrivais un roman encore plus apte à déplaire que celui-ci. J'avais reçu un courrier où, sur le papier blanc de l'enveloppe, était dessinée au stylo rouge une femme tombée à la renverse, les jambes ouvertes.

Je voudrais te voir. Sans réponse de ta part, je me coupe un doigt et je te l'envoie. L'époux du démon, Mengsheng.

Mengsheng. Cette espèce de baratineur rencontré au camp de création littéraire me suivait comme une ombre maléfique, et mon instinct me disait de le fuir au plus vite. Aussi le lendemain j'avais quitté Tanshui, prétextant une maladie. Je l'avais vu de très loin, au moment où je m'en allais, le visage éclairé par son bizarre sourire innocent. Ce visage souriant était capable sans le vouloir d'effleurer à nouveau mon cœur, aussi même si je n'avais pas été importunée par ce gars les mois précédents, je me réconfortais en me disant qu'aucun lien ne risquait de me rattacher à lui. Ce sourire faisait étalage d'une sorte de pouvoir qu'il avait sur moi, comme s'il était capable de me dominer. Recevoir de lui un courrier me faisait peur, une peur

que je n'avais jamais éprouvée, d'être soumise à une relation de pure domination, avec en plus une prescience : ses yeux capables de me scruter librement pourraient obtenir de moi tout ce qu'ils voulaient.

Je n'ai donc pas répondu. Je devais résister à ce que je pressentais comme une domination, et je voulais éprouver sa réelle emprise. Trois jours après avoir reçu ce courrier, j'en recevais un second, un petit paquet où, de la même écriture au stylo rouge, était dessiné un couteau. L'adresse n'était pas indiquée, il avait dû cette fois jeter directement le paquet dans ma boîte. Je l'ai ouvert, il contenait une lettre et un petit sachet en plastique, scellé hermétiquement par des agrafes, où se trouvait bien un petit doigt tout recroquevillé, meurtri et violacé. Tremblant de la tête aux pieds, je suis sortie en hâte, j'ai enfourché ma bicyclette et pédalé jusqu'à un petit canal très, très loin, et pendant que personne ne me voyait j'ai jeté le sac en plastique. Je me disais qu'il avait gagné. Dans la lettre était écrit :

Je ne suis pas amoureux de toi. J'ai seulement envie de te voir. Si tu ne réponds pas je viendrai en pleine nuit, dimanche, pour te violer. La promesse du jeune marié, Mengsheng.

Dimanche. Dix heures du soir. J'avais terminé à marche forcée d'écrire mon texte et j'étais complètement lessivée, mais je devais tenir le coup pour me préparer à l'arrivée de Mengsheng. C'est bizarre à dire, mais alors que j'attendais ce garçon que je n'avais vu qu'une fois et qui disait venir pour me violer, je me sentais calme et sereine et pour cette raison guettais

sans inquiétude son arrivée. Je n'avais pas l'intention de le laisser entrer dans ma chambre, seules Shuiling et moi en avions le droit, alors j'ai traîné jusqu'au rez-de-chaussée mon corps et mon crâne qui me paraissaient avoir enflé et me suis assise sur les marches devant la porte en bas. Des vrombissements de moteurs d'intensités différentes me parvenaient aux oreilles, or ma sensibilité auditive supérieure à la moyenne me permet d'identifier un modèle de moto au bruit du moteur – j'ai un cerveau seulement capable de sentir, pas de réfléchir – et soudain cette sérénité particulière où je me trouvais m'a indiqué la voie : je pouvais le scruter avec autant de perspicacité qu'il le faisait et obtenir de lui tout ce que je voulais.

« Tu reconnais ta défaite ? Ça fait combien de temps que tu attends, assise ici ? »

Minuit pile, le gars Mengsheng ayant franchi le virage sur sa grosse cylindrée était arrivé dans la ruelle. Il avait ôté le silencieux du pot d'échappement, cela faisait un bruit à rendre fou. Le voir assis sur le siège surélevé, au-dessus du carénage blanc de la moto, rendait plus aigu le sentiment de danger. Le sentiment du danger, à son sujet, pouvait évoquer deux extrêmes, l'un de férocité, l'autre de suavité. Une chose dont lui seul était capable.

Il était clair pour lui, de toute évidence, que j'acceptais sa victoire. Baignant dans une humeur tendre et suave qui confirmait nos places respectives, je devais durcir le ton, accepter la confrontation.

« Qu'est-ce que tu veux en fait ? » Pour lui tenir tête il fallait dégainer rapidement.

« Ce que je veux ? »

Il a eu l'air de se questionner lui-même, a semblé remâcher cette si bonne question, a ôté ses lunettes en forme de losange, a souri, et un air de sincérité a brièvement flotté sur son visage :

« Mourir. »

Ces moments quand nous étions ensemble. Des heures où le masculin et le féminin qui sont en moi entretenaient un débat des plus violents. Chez lui aussi, ce débat avait lieu, et il le trouvait admirable. C'est à partir de cette réponse qu'il s'est déployé.

« Emmène-moi quelque part. » Quand il avait des paroles dures, moi je me faisais plus douce au contraire.

Il réfrénait ses perpétuelles mimiques, ne prononçait plus un mot, son visage ressemblait à une feuille de papier blanc, fixe comme s'il faisait une syncope. Depuis que je le connaissais, il avait pour la première fois une expression qui me rassurait. La moto a franchi l'échangeur de Keelung Road à toute vitesse, les lampadaires qui se succédaient à la queue leu leu sur la passerelle formaient une surface plane oblique de lumière jaune, je chantais et ma voix se dispersait dans le vent de la vitesse.

« Tu sais pourquoi c'est à toi que je suis venu parler ? » Il s'était arrêté en dessous de Fuhe Bridge et m'avait entraînée sur une parcelle de terrain pentu, en bordure du pont, où l'on montait par un petit sentier perdu au milieu des hautes herbes et à l'écart de toute habitation. J'ai secoué la tête.

« J'avais lu la nouvelle que tu avais remise au camp de création littéraire. Tu étais exactement la personne qui accepterait de mourir avec moi, je l'ai vu au

premier regard, comme des cornes qui t'auraient poussé sur la tête. »

Un sourire mauvais lui flottait au coin de la bouche.

« Tu te trompes. L'idée de mourir ne m'a jamais effleurée », ma phrase le faisait tomber de haut. « Si tu veux mourir, à quoi bon vouloir chercher quelqu'un pour t'accompagner ? C'est mesquin. » J'avais encore plus l'impression de l'avoir surestimé.

« Ce n'est pas de gaieté de cœur. La vie ne m'a jamais rien accordé qui puisse me réconcilier avec les humains, pourtant je ne supporte pas l'idée d'aller là-bas tout seul, il n'y a que l'idée d'une mort solitaire à laquelle je résiste, je ne veux pas être enterré en emportant ça avec moi.

– Ça me paraît infantile. On ne peut pas être plus seul, non, que quand on meurt. Même moi qui n'y ai jamais beaucoup réfléchi, je le sais, et toi, tu te fais encore des illusions ?

– Facile à dire, des illusions – son visage affichait un désaccord hautain –, plutôt une dernière grimace qu'on se force à faire, les yeux grands ouverts, avant de rendre son dernier souffle. Quand on meurt après avoir payé si cher pour arriver à vivre, on n'aurait même pas le droit à un geste pour dire non ?

– Laissons tomber ce sujet. Je ne peux pas être d'accord avec toi, ça n'a aucun sens d'en parler de toute façon. » Quelque chose à l'intérieur de moi faisait obstacle, m'interdisait de creuser cette question avec lui.

« Fondamentalement, nous sommes pareils. » Il lui revenait ce même sourire bizarre qu'il avait eu au camp littéraire, à Tanshui. « La différence, c'est que tu as

une tendance au réalisme plus forte que la mienne, aussi tu arrives mieux que moi à t'échapper de toi-même, je t'envie, c'est une capacité précieuse. » Il avait l'air prêt à m'embrasser les pieds. C'était d'un ridicule à pleurer.

Je l'ai remercié. Mais sans pouvoir me retenir d'éclater de rire. L'étincelle de rire s'est propagée et il s'est mis à s'esclaffer aussi, de manière outrancière. Nous avons ri tous les deux de toutes nos forces, à en avoir mal au ventre. Je lui donnais des claques, de plus en plus fortes, et lui me passait la main dans les cheveux, de plus en plus vite, des jeux de gosses qui nous permettaient de dénouer en nous cette tension où nous étions empêtrés, et de trouver l'équilibre où nous pourrions nous pardonner mutuellement.

« Parle-moi de toi. » Il m'intriguait vraiment.

« Un physique sans défaut. Une famille riche à pouvoir jeter l'argent par les fenêtres et une intelligence me permettant d'être premier dans tout ce que j'entreprends. Superficiel à mourir parce que tout ce que je veux faire m'est accessible et permis, et que personne ne m'interdit jamais rien. À douze ans, en fin de primaire, j'enlève la culotte de la petite fille des voisins et je commence avec elle à m'exercer à mettre mon truc dans le corps des filles. Après ça, je me sens de plus en plus superficiel et à quatorze ans je fais partie d'une bande, je quitte ma famille deux années entières sans y retourner. Vouloir tuer et manquer de se faire tuer soi-même rend la vie déjà un peu plus excitante, mais on risque de mourir de mort violente avant d'avoir compris ce qui vous arrive.

« Il a fallu que je rentre. J'ai eu un traumatisme. Un jour, alors que je me tapais une prostituée mineure dans un hôtel après avoir pris une cuite, j'ai vu qu'elle avait une tache de naissance à l'intérieur de la cuisse, c'était la fille de mes douze ans, je l'ai appelée par son nom et au moment de la pénétrer j'ai fondu en larmes, transpercé de tristesse, et elle s'est enfuie de la chambre, toute nue et en pleurs elle aussi. Quand on commet une faute il faut payer, c'est exactement cette impression, que le couperet vous tombe dessus. Après ça je suis rentré chez moi et je me suis efforcé de mener la vie la plus normale qui soit, j'avais perdu tout droit à la dissidence, le meilleur châtiment était de me constituer prisonnier et me livrer à la stupidité de cette vie.

« Plus tard apparaît un garçon dont je sauve la vie, puis vient l'histoire avec une "déesse". Au cours de trois années d'études, en parvenant sans effort à sauter deux niveaux, je rattrape cette période de banditisme. L'historique est trop long, je suis fatigué, on en reparle la prochaine fois, d'accord ? »

Il avait fini sur un ton faible et de sa faiblesse s'écoulait comme d'une source d'eau claire une bonté pleine d'empathie. J'ai hoché la tête avec mon sourire le plus noblement sincère, pour le payer de retour après ce qu'il venait de me livrer, émue et consciente qu'il méritait d'être « payé de retour ». Le flux de véhicules, sur Fuhe Bridge, s'était transformé en lignes de feu se croisant à toute vitesse. Vu de loin, le pont tout entier ressemblait à un palais de verre doré.

« Il venait d'où, le doigt ?

– J'ai demandé à un de mes anciens potes de m'en dégoter un. » Il était un peu gêné.

3.

Depuis que j'avais dit à Shuiling recommençons-tout-à-zéro, les vannes du désir s'étaient rouvertes.

Nous ne nous étions pas vues de toutes les vacances d'hiver. Vouloir amortir le choc allait le rendre encore plus violent. Si je cesse d'éluder et me laisse aller à la façon dont je veux te traiter, tu ne pourras plus m'échapper, tu tomberas dans un enfer vertigineux et brûlant. Voilà ce que je lui écrivais, et elle m'avait répondu, laisse-moi y sombrer dans cet enfer, même s'il doit être vertigineux et brûlant, j'ai des ressources cachées que tu ne saurais imaginer. Un ton sans réplique qui ignorait les obstacles et me prouvait finalement combien elle avait de « ressources cachées », avec la volonté ferme d'une femme prête à donner de sa personne.

« Avant-hier... c'était samedi, non ?... Oui... je suis allée voir Ziming, j'ai pris toute seule la ligne du Chung Hsing, jusqu'à Hsinchu... »

Elle déroulait lentement le fil de ses explications, jamais je n'aurais osé l'interrompre. C'était le jour de la rentrée, j'étais tombée sur elle sous le porche à l'entrée du département de littérature, il m'a semblé qu'une vie s'était passée depuis notre dernière rencontre. Ziming était sa meilleure amie, au lycée.

« Je l'ai vue jouer au basket pour le tournoi universitaire de Mei Chu... Oui, j'étais tellement contente... Plus que je ne l'avais été depuis longtemps. » Elle s'est tournée et m'a regardée, je l'écoutais, prise par son récit. « Elle m'a emmenée manger des choses tellement bonnes... Le soir, on s'est couchées, on a éteint la

lumière et on n'a pas arrêté de discuter toutes les deux... » Appuyée, un peu déhanchée, à un pilier, elle fixait un point au loin, le regard enjoué. « Le lendemain, elle m'a même lavé les cheveux... les a séchés au sèche-cheveux... » Elle livrait ces menus détails comme un connaisseur qui expertise une œuvre d'art : « Ah, je n'avais vraiment pas envie de rentrer. » Je lui ai demandé pourquoi, elle m'a répondu : « Je m'étais fait la recommandation de m'amuser autant que je pouvais ; après la rentrée, très vite, la tension nerveuse va revenir... » À ce brusque changement de sujet de conversation, son sourire s'est accentué et lui a fait venir des fossettes.

Nous nous sommes promenées à bicyclette dans l'université, jusqu'au Drunken Moon Lake. Je lui ai dit qu'auparavant il m'était arrivé de me demander à quoi elle ressemblerait, un peu plus âgée, et qu'elle était vraiment devenue comme ça. À quel point de vue, m'a-t-elle demandé, et j'ai répondu, un peu plus déprimée, et puis plus tard énergique et droite, un jour elle deviendrait une personne énergique et droite. Nous nous étions assises sur un siège en bordure du lac et elle me racontait les changements intervenus dans son existence, à sa manière détachée, disponible.

« D'un moment à l'autre, tout le monde disparaît... et toi, tu dois aller en cours toute seule, sortir dans la rue toute seule, monter dans le bus toute seule, prendre tes repas toute seule, rentrer chez toi toute seule... Quand je pense au temps où il y avait toujours quelqu'un pour me passer ses notes, quelqu'un pour tricoter à ma place le pull du cours de travaux